



ARTÍCULO | ARTIGO | ARTICLE

Fermentario N. 9, Vol. 1 (2015)

ISSN 1688 6151

Instituto de Educación, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación,
Universidad de la República. www.fhuce.edu.uy

Faculdade de Educação, UNICAMP. www.fe.unicamp.br

Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien, Sorbonne. www.ceaq-sorbonne.org

ÉSTHÉTIQUE: TRAGIQUE ET ETRANGETÉS

*Michel Maffesoli*¹

Resumen realizado por GREAS

Roberto Marcelo Falcón y Apolline Torregrosa Laborie

Penser une éthique de l'esthétique permet de renverser les barrières existantes entre les choses, pour revaloriser l'existence qui entre en contact avec une loi souterraine collective. L'homme ainsi augmenté crée sa vie, crée dans sa vie, jouit au présent ce qui est donné à vivre, à travers les expériences quotidiennes. Hors de toute obnubilation des théories économiques et d'utilitarismes, nous pouvons révéler ce glissement de la consommation à la consommation. Dès lors, aux interstices du quotidien, apparaissent des niches séductrices qui offrent des moments de luxe pour les esprits aimants du présent. La magie des rencontres qui se donnent nous permet de comprendre le superficiel, les apparences qui nous invitent à vivre avec les autres dans une dimension affective et émotionnelle. Dans ce sens, le sensible s'intègre dans la compréhension sociétale face à la réduction de l'un. Cette éthique instinctive introduit la fécondité plurielle, le dynamisme de l'inutile, la richesse de l'efflorescence des choses, pour l'acceptation de toutes particularités, de l'altérité du clair-obscur de la vie partagée. Enfin, les ambiances pré ou postmodernes nous invitent à respirer des situations limites dans des territoires flottants, dont la législation spirituelle se révèle dans la loi interne de toute relation complexe, confuse, dynamique et incontrôlable à tout dogme moral.

¹ Membre de l'Institut Universitaire de France
Professeur Émérite à la Sorbonne

Penser une éthique de la esthétique hace posible invertir las barreras existentes entre las cosas, para valorizar una existencia que entra en contacto con una ley subterránea colectiva. El hombre de este modo queda aumentado, creando su vida, creando dentro de ella y gozando el presente que se dona a vivir a través de las experiencias cotidianas. Fuera de toda obnubilación de teorías económicas y utilitarismos, nos es posible revelar un deslizamiento de la consumición a la consumación. De este manera, emergen nichos seductores en los intersticios de lo cotidiano, que ofrecen momentos lujosos para las espíritus amantes del presente. Lo donado por la magia de los encuentros hace posible comprender lo superfluo, las apariencias que nos invitan a vivir con los otros en una dimensión afectiva y emocional. En este sentido, lo sensible se integra dentro de una comprensión societal frente a la reducción de lo Uno. Esta ética instintiva introduce la fecundidad plural, el dinamismo de lo inútil, la riqueza de la eclosión de las cosas, por la aceptación de todas las particularidades, de la alteridad del claro-oscuro de la vida compartida. En definitiva, los ambientes pre o post modernos nos invitan a respirar situaciones límites dentro de territorios flotantes, cuya legislación espiritual se revela como la ley interna de toda relación compleja, confusa, dinámica e incontrolable para todo dogma moral.

**MIE DE PARIS
SORBONNE**

Ésthetique:

Tragique et Etrangetés

Des penseurs comme Nietzsche ont rendu attentif à cette « magie des extrêmes ». Manière, pour lui, de renverser les barrières établies par la bêtise philistine. Mais également force agissante d'une sagesse humaine fondée sur l'acceptation de ce qui était considéré comme le Mal.

Ou encore G. Bataille qui, dans toute son œuvre, a montré la puissance de l'excès dans la constitution de l'homme souverain. Cet « homme du surcroît » qui ne s'accommode pas des petites comptables. Sans oublier G. Deleuze : « nous nous servons de l'excédent pour inventer de nouvelles formes de vie ». Même si cela n'est pas conscientisé ou verbalisé en tant que tel, c'est bien ce souci d'un *qualitatif* qui semble prévaloir dans les pratiques anomiques dont il a été question. Créer sa vie, créer dans sa vie. Jouir au présent de ce qui est donné à vivre. Voilà bien la sensibilité à l'œuvre dans l'élaboration de ces « lois » particulières, officieuses, souterraines mais dont l'efficace est, de plus en plus,

évident.

J'ai parlé, à ce propos, d'une « éthique de l'esthétique » comme un écho diffus au panache du Cyrano d' E. Rostand : « c'est bien plus beau lorsque c'est inutile ». Inutilité ambiante. Voilà bien quel pourrait être le *modus operandi* d'un monde que l'on n'entend plus dominer, mais dont on veut, tant bien que mal, jouir.

Une telle proposition peut sembler paradoxale car les diverses analyses de la bienpensance officielle soulignent à l'envie, l'individualisme dominant, la primauté de la société de consommation, le drame que représenterait le chômage et autres fariboles de la même eau qui n'est, en fait, que la *projection* des valeurs de ceux qui ont le monopole de la parole. Obnubilés qu'ils sont par l'idéologie *économique*, ils ont quelque difficulté à comprendre que celle-ci est, en sa totalité, saturée. Ainsi, en leurs diverses manifestations, le barbare, le baroque, l'excès etc.. sont les formes contemporaines du tragique éternel.

Ainsi que le remarquait le sage Montaigne : « les hommes aux faits qu'on leur propose s'amuse plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité. Ils *laissent là les choses* et s'amuse à en traiter les causes » (III, 13). Restons donc aux *choses mêmes*. Ne les maltraitons pas, ne les surplombons pas, et l'on verra le désengagement radical vis-à-vis de l'utilitarisme de la société marchande.

Certes, l'on peut en user de tous ces objets qu'elle propose, l'on peut apparemment se prosterner devant le *veau d'or*, mais l'inconscient collectif est beaucoup plus détaché qu'il n'y paraît face à ses multiples propositions. Il flotte dans l'esprit du temps une générosité d'être qui relativise les égoïsmes économiques. Détachement perceptible dans les multiples recherches spirituelles, dans le développement des syncrétismes religieux, dans les formes de la solidarité, voire d'hospitalité qui outrepassent les habituels et rationnels « services sociaux » de la providence étatique. L'emploi du terme « caritatif » mérite, en ce sens, une attention qui met bien l'accent sur le « prix des choses sans prix ».

En bref, une nouvelle *quête du Graal* ne se satisfaisant plus de cet *ustensilarisme* bourgeoisiste qui peut être considéré comme l'apogée de la morale moderne.

À cela, on peut opposer comme piste de réflexion une (re)valorisation de l'existence en tant que *luxé*. Certes, le luxe dont le succès commercial ne manque pas d'étonner. Ainsi le fait de préférer les objets superflus à ceux considérés comme nécessaires. Mais aussi,

l'hédonisme ambiant du loisir, les fameux « soins du corps », le développement de la cosmétique, celui de l'habillement, du tourisme, toutes choses frivoles laissant parfois les économistes chevronnés.

En temps de « crise » (là encore un poncif tellement usité !) il est étonnant de voir comment tout est occasion de « faire la fête ». Et de dépenser en conséquence. On manque du nécessaire dans les « favelas » de Rio, et l'on gaspille ce nécessaire absent pour confectionner le dispendieux costume que l'on portera durant les trois jours que durera le carnaval annuel ! Étonnant sens de la « perte », réviviscence de l'antique « Potlatch » qui, subrepticement, fait glisser de la *consommation* à la *consumation*.

Il y a là quelque chose d'excessif dans ce que Georges Bataille appelait la « notion de dépense ». Et il est intéressant de noter que cet esprit festif n'est pas limité à des moments particuliers, mais qu'il va se nicher dans les interstices du quotidien : multiplication des « petites bouffes » amicales, achats irraisonnés de tel vêtement que la pression tribale impose d'avoir, dépenses inconsidérées pour l'achat d'un billet pour tel concert musical ou pour celui d'un téléphone cellulaire dernier cri. Tout un chacun peut trouver de multiples exemples en ce sens traduisant bien la saturation d'une simple logique économique.

À l'encontre de ce qui est souvent dit, le luxe n'est pas, simplement, la manifestation d'une « marchandisation » effrénée de l'existence. C'est un état d'esprit, celui d'une jouissance au présent. C'est, également, l'indice d'un rapport au monde et aux autres moins monovalent, plus complexe. Il est, ainsi, important de rappeler que le terme même renvoie, certes, à la *luxure*, avec ce que cela ne manque pas d'avoir de débridé et d'immoral, mais également, ce que l'on oublie par trop souvent, à la *luxation*, à savoir ce qui n'est pas ou plus fonctionnel.

« En tant qu'adjectif « luxus » veut dire que quelque chose est délogé, dérangé, *luxé*, il désigne ce qui s'éloigne et s'écarte de l'habitude » (1) . En rappelant cette proximité sémantique Martin Heidegger fait bien ressortir l'importance du superflu pour la compréhension du donné mondain. Je dirai, pour ma part, en quoi l'apparence est, aussi, une manifestation de l'entière société. Véritable creuset (« forme formante ») de tout être-ensemble.

Celui-ci ne se résume pas à la conscience que l'on peut avoir du monde et des autres. Aux raisons par lesquelles on les schématise. Mais renvoie à un *être* englobant : celui de la raison et du sensible. En d'autres termes autant la recherche de l'au-delà, d'une essence des choses a pu être le fondement d'une vision *morale* du monde, autant l'*éthique* mettra l'accent sur l'existence en ce qu'elle a d'impulsif, d'instinctuel, de pré-conscient, en bref de jouissance animale. Forme primaire ! Elan vital ! Puissance du tragique !

C'est bien un tel accord de la raison et des sens qui permet de comprendre la forme nouvelle que prend une *accordance* au monde plus complexe. Un polyculturalisme aux contours plus vastes. L'émergence de modes de vie et de manière de penser étonnants. Une accentuation des particularismes enracinés faisant fi de l'universalisme schématique qui prévalut dans les représentations monothéistes de l'Occident.

Sans s'y attarder ici, on peut rappeler que la figure du baroque peut être un bon angle d'attaque pour saisir une telle polysémie à l'œuvre. Voilà bien, en son sens strict, un style ne se réduisant plus à la fonctionnalité de l'Un, mais introduisant la fécondité du pluriel, le dynamisme de l'inutile, la richesse de l'efflorescence des choses. Style polyvalent en ce qu'il s'accorde, justement, à la *valence* exubérante de toutes les capacités du monde naturel et social. Certes, il peut paraître désordonné. Mais il traduit l'ordre interne des choses où le superflu compense l'utile, où l'étonnant enrichit l'habituel, où l'organicité amplifie ce que le mécanique pouvait avoir de par trop abstrait. Bonne métaphore pour saisir qu'aussi choquantes soient-elles, toutes les manières d'être ont droit de cité dans l'éthos pré ou postmoderne.

Métaphore forçant à se rendre compte que la vie est faite d'interactions et de multiples entrecroisements. Chacun ayant sa propre validité et son efficacité. Chacun ayant une signification spécifique. Chacun étant un symbole qu'il faut appréhender en tant que tel et non un simple jeu de coïncidences anecdotiques.

L'esthétique baroque est, en fait, l'acceptation de toutes les spécificités et de tous les particularismes. Ainsi, par exemple, quand O. Paz analyse l'ambiance dans laquelle baignait Sor Juana Inès de la Cruz, il montre comment l'on respirait naturellement dans le « monde de l'étrangeté », et cela parce que les divers protagonistes de ce monde baroque se savaient des êtres d'étrangeté (2) .

C'est l'acceptation d'une telle étrangeté que l'on retrouve, contemporanément, dans les multiples jeux de rôle et les divers forums de discussion que propose internet. Les « fantômes » y ont leur part comme autant d'expressions de notre ambivalence native. La théâtralité urbaine a la même fonction symbolique. En bref, les « masques » revêtus quotidiennement cachent et dévoilent à la fois l'ambiguïté de tout un chacun. La part d'ombre qui n'est plus, moralement, déniée, mais qui est au contraire exacerbée et jouée « éthiquement ».

Une expression faisant flores dans les échanges quotidiens et que l'on retrouve répétée, d'une manière lancinante, dans le simplisme des émissions de « télé-réalité » est, de ce point de vue, parfaitement instructive. « C'est clair » entend-on proféré à tous bouts de champs. Qu'est-ce sinon une anti-phrase pour désigner, au contraire, que tout est *obscur* dans le cadre de ces relations humaines où l'affect et l'émotion occupent une place de choix. Mais c'est cette « claire-obscurité » qui est au fondement de toutes les interactions sociétales. Qui en constitue la *signifiance*.

La superficielle profondeur des relations stéréotypées constituant la trame de la vie courante, et qui traverse de part en part la totalité des émissions télévisuelles (*talk shows*, télé-réalité, débats politiques ou émissions de divertissement), peut, dès lors, être considérée comme l'indice le plus sûr d'une communion à des archétypes fondateurs. C'est-à-dire *stricto sensu*, comme adhésion à des « motif » impersonnel et collectif.

Cela est difficile à admettre si l'on reste obnubilé par la primauté, bien occidentale, de la *conscience de soi*. De l'individu n'ayant qu'une mono-valence rationnelle. Mais il faut avoir la lucidité de reconnaître que les masques divers dont il vient d'être question traduisent justement l'ambivalence de ces figures anthropologiques que l'on retrouve dans le théâtre No japonais, les danses africaines, les « orixas » du Candomblé brésilien et autres *formes* des puissances obscures taraudant l'inconscient collectif.

Même si cela est dérangent pour notre tranquillité bienpensante, il faut reconnaître que c'est une sorte de « chamanisme » diffus qui s'est capillarisé dans nos sociétés civilisées. La sauvagerie primitive ressurgit dans ces diverses formes culturelles que sont la musique, le théâtre, le sport, le tourisme de masse et autres communions avec la nature. Adorno voyait dans le « jazz » une manifestation de la barbarie (3). Que ne faudrait-il pas dire

concernant la techno ou les diverses formes du *hard rock* contemporain !

Mais au-delà de la critique morale (il s'agit là d'une tautologie), une démarche compréhensive doit nous inciter à reconnaître que l'ambivalence des figures archétypales est, en fait, une manière d'accepter la complémentarité fondatrice du bien et du mal. Et quand je parle d'*éthique immorale* c'est pour rendre attentif à cette conjonction des contraires qui est le fondement même des mythes, et qui se rejoue dans la mythologie quotidienne des tribus contemporaines.

La mise en scène de leurs perversions sexuelles, celle de leurs effervescences sportives, celle de leur démonisme musical, celle de leur théâtralisation corporelle, tout cela traduit leur désir de communion à des *imagos* (archétypes) sauvages, nappe phréatique de toute vie en société.

Plutôt que l'habituelle attitude critique, une vraie intelligence sociale peut permettre de saisir dans cette sauvagerie l'expression d'une *imagination créatrice* à l'œuvre. À savoir la prise en compte du sensible, de la faculté tactile, du rôle des odeurs et des humeurs dans l'architecture sociétale. C'est bien cela qui définit, selon les historiens de l'art (H. Woffling), le style baroque : l'*haptique*. C'est-à-dire cette capacité du « toucher » (haptos) comme élément de base de la connexion globale. N'est-ce pas une autre manière de dire le symbolique : liaison des gens et des choses dans une correspondance holistique ?

Cette intégration du sensible dans la compréhension sociétale peut être une manière, non-normative, non-judicative, de saisir le *monde imaginal* dans lequel baignent les tribus postmodernes. Et par là pour reprendre une analyse de H. Corbin, d'éviter l'écueil de l'ascétisme ou du « puritanisme qui, isolant du spirituel le sensible... dépouille les êtres de leur aura » (4).

En extrapolant le propos, je dirai que l'*aura* est collective, elle est une expression de cette transcendance immanente qui fait qu'en « s'éclatant » dans le groupe, au moyen de la danse, de la musique, de l'effervescence et autres expressions des émotions, l'individu s'agrège à une entité plus vaste. Par le biais de masques pluriels il sécrète la part d'ombre et ce faisant il s'en expurge. L'éthique particulière, le lien (liant) groupal, devient ainsi un *modus operandi* de la socialité.

Le propre de la sensibilité baroque rejoint, *de facto*, le sens commun. L'efflorescence

qu'elle exprime, l'effervescence qui en est la conséquence est une manière de dire que l'on ne peut pas faire comme si on détestait la vie quand, manifestement, l'on tient à elle. Tant il est vrai que le style excessif n'est pas une négation de la société. C'est un appel pour en faire partie, même lorsque ses aspects par trop oppressifs sont transgressés.

Il est fréquent de citer des auteurs modernes ou contemporains : Sade, Nietzsche, Bataille, Deleuze qui ont bien montré la dimension fondatrice et dynamique de l'excès. On peut aussi noter en ce sens le concept de « situation limite » proposé par Karl Jaspers. Très précisément en ce qu'il montre bien la liaison de la transcendance (ce qui dépasse l'égotisme comptable) et de l'immanence (le vécu commun) (5).

C'est grâce à ces *situations*-là que le monde n'est pas éludé. Elles sont comme autant de « chiffres », quelque peu énigmatiques, certes, soulignant que l'on est pris dans un réseau symbolique où tout a sa part. Monde non éludé, non élucidé en sa totalité. Existence acceptée même dans ses dimensions que la morale peut réprover.

Les « situations limites » renvoient, dans le paroxysme, à une éthique de la situation. Là encore primat de l'existence en son aspect chaotique, non assurée, marquée par le risque. Non pas le salut lointain et individuel, celui de la tension « christo-théologique », mais bien le *salutaire* collectif grâce et au travers de ce danger continu qu'est toute existence humaine.

Mais ce destin tragique est une éthique non moins solide en ce qu'elle conforte la communauté. Précisément en ce que celle-ci n'est pas assurée. Elle est toujours remise en question. Et l'excès, la limite peuvent, ainsi, être considérés comme une forme d'épreuve, ou de preuve de la solidité du lien collectif, du « joug du groupe » permettant de cheminer ensemble.

À l'encontre de la Loi morale extérieure et surplombante, Universelle en son essence, les codes éthiques, en leurs particularités, par certains aspects immoraux, sont donc comme des « chiffres » ésotériques réaffirmant la solidité de la tribu au travers de sa perpétuelle remise en question.

Il est, à cet égard, intéressant de noter que le développement des « situations limites » va de pair avec celui de la communication. Que l'on peut, là encore, éclairer par une notation de Jaspers lorsqu'il observe que « l'être-soi n'advient que dans la communication, nous ne

sommes ni moi ni l'autre des *substances ontologiques* solides qui seraient là avant la communication » (6) .

Rien de stable, ni d'assuré. Mais le destin, la remise en question, le danger de l'excès, comme une manière de tisser le vaste réseau symbolique permettant à tout un chacun d'exister dans le cadre transcendant d'un groupe immanent.

Il n'est que de voir une bande de « motards » sillonnant les routes estivales pour se rendre compte de la solidité de leur socialité mouvante. Tous les « chiffres » sont là d'une communion mystérieuse. Vêtue spécifique, mode de vie mimétique, tatouages excessifs, affrontement collectif aux dangers à tout moment présent, vitesse comme forme de défi aux lois de la sécurité édictée. Et c'est tout cela qui conforte le *sentiment d'appartenance*. Qui fait de cette bande inquiétante une communauté soudée, pour le meilleur et pour le pire, capable des solidarités les plus étonnantes, et des générosités non moins réelles dans « l'irréalisme » de leur état toujours en mouvement. Et quand ces nouveaux barbares s'agglutinent en des rassemblements rituels, le paroxysme est atteint.

Et pourtant cet exemple, comme tant d'autres que nous livre la vie quotidienne, ne peut que nous inciter à penser qu'au-delà du substantialisme tranquillisant auquel nous sommes habitués, c'est bien aussi une forme d'humanité qui s'exprime dans l'anomie. *Soif de l'infini* du nomadisme ai-je déjà analysé. Mais c'est bien son aspect incandescent qui permet, en fin de compte, que la société ne meure pas dans la frigidité des formes de vie assoupies. L'éthique est un séjour, un « territoire flottant ». C'est aussi, *stricto sensu*, un foyer rayonnant que l'on serait bien inspiré de prendre en compte.

Très précisément en ce qu'il traduit une sorte de « législation spirituelle », une loi interne de tout être-ensemble. Celle de ne pas se satisfaire d'une assignation à résidence par trop enfermante, mais toujours besoin d'être *emporté* par ce qui existe. Ek-siste ! Éternel rapport du Chaos et du Cosmos qui selon Anaxagore s'établit dans le tourbillon du vent !

Selon Fernando Pessoa, la sociologie consiste à déchiffrer les lois secrètes régissant la société (7). En la matière, celles permettant de reconnaître le rapport existant entre le rêve et ce que l'on appelle la réalité. Celles d'une vie sociale où les idées, les illusions, les croyances, en un mot l'imaginaire occupent une place centrale. La « loi secrète » essentielle, et pourtant peu admise, est celle du glissement du rationalisme vers le

sensualisme, d'une typologie sociale dominée par la pensée vers une autre où le sentiment prévaudrait.

Autant la première de ces typologies a permis l'élaboration de normes générales, autant la seconde est cause et effet des diverses anomalies ponctuant la vie sociale. Ce sont ces glissements subreptices mais profonds qui nécessitent de l'observateur social un nouveau style d'écoute et de regard reconnaissant la place qui est la sienne au tactile, au sensible. Mettre en œuvre une pensée têtue qui sache reconnaître la présence du primordial, de « toujours déjà là », d'une vie que l'on pourrait qualifier de « *primexistante* ».

C'est bien cela que font ressortir les figures excessives dont l'actualité n'est pas avare. Non plus un lien social dont le sens est à chercher dans le futur, mais bien des *agrégations*, plus ou moins effervescentes, comme autant d'anamnèses de l'origine. Illustrations pour reprendre une expression de Merleau-Ponty, d'un « génie perceptif au-dessus du sujet pensant » (8) .

Les étonnantes et, parfois, inquiétantes, tribus postmodernes mettent, avant tout, l'accent sur la *signifiante* transpersonnelle de la vie. Celle de l'instinct, celle d'une « psyché objective ». Les trances musicales, les violences sportives, les recherches du risque, des bandes de motards à celles de la licence sexuelle débridée, tout cela peut être considéré comme une « hypotypose », une présentation typique des « caractères essentiels » informant en profondeur l'être-ensemble sous toutes ses modulations.

Une telle mise en perspective, renouant avec une sagesse antique, permet de reconnaître que puissent renaître des choses que l'on croyait mortes : « *multa renascentur quae iam cecidere* » (Horace). Et dès lors il n'y a pas lieu de rire, de se moquer, de vitupérer, mais bien de comprendre cette (re)naissance mettant en relation l'ombre et la lumière, le bien et le mal.

Lorsque le « *bad boy* » Eminem chante : « je ne suis pas là pour sauver le monde », il obtient l'adhésion spontanée de ses « fans » en transe, surexcités par un rythme musical saccadé. Mais n'est-il, à ce moment-là, la personnification de l'antique figure d'Hermès, dieu du commerce et des voleurs, dieu de l'illumination et guide des Mystères, figure de l'alchimie où l'esprit divin est enfoui dans la matière ?

Cette figure musicale excessive, comme il y en eut bien d'autres avant (Madonna), en

même temps (Björk), comme il y en aura après, n'est en fait qu'une *cristallisation* de l'esprit du temps, un « génie au-dessous du sujet pensant » rappelant que, régulièrement, un nouveau « commerce » s'instaure. Je veux dire par là que les affects et les sensations circulent à nouveau, et court-circuitant les valeurs établies. Rappelant qu'au-delà du salut du monde par le Bien (Dieu, Progrès, Histoire...), il peut exister une mystérieuse alchimie où les dieux et les démons multiples ont partie liées.

Ce *nouveau commerce* met l'accent sur la nébulosité de la vie, son clair-obscur. Sur le fait qu'au-delà ou en deçà de la « conscience de soi » existe une union indissociable de l'authentique et de l'inauthentique, de la vérité et de l'errance. Et que c'est ce mixte inextricable qui détermine ce que communément on appelle le lien social. Pour le dire plus simplement une manière de cheminer ensemble : pas uniquement côte à côte selon le schéma rationnel du *contrat social*, mais dans une ambiance plus fusionnelle, voire plus confusionnelle.

Il est des « périodes axiales » où ce cheminement de concert subit des grands changements (9). Périodes d'inversion de polarité permettant une nouvelle communication entre des cultures diverses. Et à l'intérieur de ces cultures une autre forme de communication entre les groupes qui la constituent.

Communication, interaction symbolique, manières diverses de dire la même chose : processus de correspondance, de reconnaissance, d'interpénétration de ce que l'on avait séparé, qui s'était séparé, et qui s'avère commun. C'est ce destin commun qui constitue la spécificité de l'éthique. L'*éthos*, manière d'être et de penser, où tout est à sa place, où tout a sa place. Organicité du matériel et du spirituel, du bien et du mal, en un centre de l'union enrichi des contraires.

« Il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps » (Rimbaud).

Michel Maffesoli

Membre de l'Institut Universitaire de France

Professeur Émérite à la Sorbonne

Publicaciones en español:

Elogio de la razón sensible Una visión intuitiva del mundo contemporáneo, Paidós, Buenos Aires, 1997.

El instante eterno. El retorno de lo trágico en las sociedades postmodernas, Paidós, Buenos Aires, 2001.

En el crisol de las apariencias. Para una ética de la estética, Siglo XXI, México, 2007.

El reencantamiento del mundo. Una ética para nuestro tiempo. Dedalus Editores, Buenos Aires, 2009.

(1)M.Heidegger . Séjours, ed du Rocher.1992 p15

(2) cf O.Paz . Sor Juana de la Cruz. Gallimard 1987. p85. cf aussi mon analyse du baroque , M.Maffesoli , Au Creux des Apparences .(1990). Le Livre de Poche 1995.

(3) cf T.Adorno. Ecris Musicaux. Gallimard. 1987.

(4) H.Corbin. Imagination Créatrice. Aubier . 1993 p 108 . cf aussi C.G.Jung . Métamorphoses de l'âme et ses symboles . Georg. Genève. 1993 p 100, note 5

(5) cf K.Jaspers. Philosophie . Springer-Paris. 1989 p320.

(6) cf J.C.Gens. Karl Jaspers. Bayard. 2003 p147.

(7) cf R.Bréchon. Etrange étranger. Une biographie de F.Pessoa . Ed Bougois .1996 p 414

(8) M.Merleau-Ponty. Phénoménologie de la perception . 1976 p305

(9) Sur la notion de "période axiale", cf K.Jaspers . origine et sens de l'histoire. Plon 1954.